

Louis-Paul Astraud

Gustave Flaubert à 20 ans

Un vieux garçon



Dans la même collection

BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas
MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu

Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

ISBN : 978-2-84626-226-2

© Éditions Au diable vauvert, 2010

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune BP72 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande
contact@audiable.com

*« Je suis ennuyé, ennuyeux, ennuyant,
embêté, embêtant. Fume bien. »*

Gustave Flaubert, le 22 janvier 1842,
un mois après avoir fêté ses vingt ans.

« Cher confrère, il n'existe de moi aucun portrait. Chacun a sa tocade et la mienne est de me refuser à toute image de ma personne. » Dans cette lettre qu'il envoie à un chroniqueur de la vie parisienne, Flaubert ment, mais il ment peu. Les portraits de lui sont rares, et la plupart ont été réalisés tardivement, lorsqu'il fut au sommet de sa célébrité, à un âge avancé de sa vie, un âge auquel on ne pouvait plus deviner le jeune homme qu'il avait été. L'auteur de *Madame Bovary* et de *L'Éducation sentimentale*, celui que beaucoup considéraient déjà comme un monument de la littérature, vivait le plus clair de son temps, depuis près de quarante ans, comme reclus, dans la

demeure familiale de Croisset, à quelques kilomètres du centre de Rouen. C'était la ville où il était né et où il avait passé toute son enfance, celle dans laquelle son père, brillant chirurgien, avait fait l'essentiel de sa carrière. Gustave Flaubert s'était contenté là, dans cette jolie maison de maître, de la compagnie de sa mère et d'une nièce, de ses livres et, bien sûr, de l'écriture. Excepté ses escapades parisiennes, quelques brèves échappées en Europe et deux fameux voyages en Orient et au Maghreb, il ne quitta plus ce lieu après ses vingt-trois ans. C'est donc le souvenir matériel que l'on garde de lui : un homme imposant, solitaire, vieilli avant l'âge par un mauvais rythme de vie, un sédentaire. Un homme au physique ingrat aussi, un front immense d'être dégarni par la calvitie, des cheveux peu coiffés, tombant mi-longs sur les côtés, un teint rougeâtre semblable à une cerise dans de l'eau-de-vie disait-on, de grands yeux à fleur de peau et aux paupières tristes et tombantes, boursoufflées, de grosses joues conduisant à un double menton. Comment ne pas s'imaginer alors qu'il fut un garçon bouton-neux, à la peau grasse, un garçon timide et solitaire, mal dans sa peau ; un garçon discret, en fond

de classe, que personne ne remarque. On se trompe. On se trompe du tout au tout.

Gustave Flaubert est né le 12 décembre 1821. Au début des années 1840, c'est un bel homme, un très bel homme même, pour lequel les femmes sont prêtes à certaines folies. Enfant déjà, il attirait les regards. Alors qu'il était âgé d'une dizaine d'années, la duchesse de Berry, belle-fille de Charles X, l'aperçut dans la foule tandis qu'elle se promenait en calèche sur les quais de Rouen. Elle demanda à descendre pour pouvoir l'embrasser tant elle le trouva beau. Adolescent, Flaubert se révèle plus que seulement beau. Quand il le veut, il sait se montrer athlétique, spirituel, fougueux, aventurier, infatigable, insolent, exalté... un tempérament difficile à associer aujourd'hui à un auteur connu pour avoir consacré sa vie à l'écriture dans le silence d'une retraite de province que ne troublaient que ses propres éclats de voix lorsqu'il criait ses textes pour éprouver la justesse de leurs sonorités.

De sa mère, on sait qu'elle avait la beauté d'une gitane, le teint pâle, des yeux très noirs et des cheveux bruns aux reflets lumineux. Ce type

physique est étonnant pour une femme originaire de Normandie. Elle en aurait hérité d'une ancêtre indienne, une Natchez que l'un de ses aïeux, aventurier au long cours, aurait ramenée des Amériques. Flaubert raconte souvent cette légende familiale, il lui plaît de faire connaître ainsi son cousinage avec les Dunycan de Saint-Malo, une célèbre famille de corsaires. Lui n'a pourtant aucun trait, du moins physique, en partage avec cette aïeule indienne. C'est un grand blond, aux épaules larges et solides malgré la finesse de sa taille. Ses yeux sont immenses, et d'un vert profond, foncé, tirant sur le bleu, un vert proche de celui de la mer en hiver. Il mesure 1,81m, ce qui fait de lui un géant dépassant d'une tête la plupart des hommes de son temps.

Mais il est une beauté inconsciente de son charme, un charme d'autant plus puissant qu'il n'est ni apprêté ni recherché. Il est le contraire du dandy qui travaille son style vestimentaire, se couvre d'accessoires, prend soin de lui, essaie de lancer des modes, s'astreint à suivre toutes celles qu'il découvre, prompt à décrier les autres. L'été de ses dix-neuf ans, lors d'un voyage qu'il fait dans

le Sud de la France, et les deux années suivantes durant les moments où il prépare ses examens avec le plus d'assiduité, il porte la barbe par commodité. Sinon, et pour le reste de sa vie, il se satisfait, sans plus d'effort, d'une longue moustache. C'est à peine si, dans son abondante correspondance, il se plaint de temps à autre de sa calvitie et de ses rides précoces. Ce sont là des détails auxquels il ne s'attache guère. S'il fait part à ses parents de son regret, lorsqu'il est étudiant à Paris l'année de ses vingt ans, de ne pas posséder une redingote neuve, c'est uniquement pour pouvoir paraître plus dignement dans les salons où on le reçoit, pas pour le plaisir de s'y admirer. D'ordinaire, il aime à porter une chemise de laine rouge et un pantalon bleu qu'il fait tenir à sa taille par une écharpe en guise de ceinture. Il se promène alors soit nu-tête soit coiffé d'un grand chapeau mou. Un accoutrement peu en rapport avec son statut de fils du médecin le plus en vue de Rouen. Il n'en a cure.

C'est que Gustave est un original ; sa famille, son père en particulier, le sait et le tolère. Trop prudent pour être tout à fait un révolté, trop

ironique pour être vraiment rebelle. Ce terme cependant lui convient plutôt bien durant ses jeunes années. Il ne possède pas des adolescents rebelles l'esprit systématique de contradiction et la morgue surfaite. Il jouit, au contraire d'eux, d'un humour sûr, fait d'autodérision et d'une grande lucidité. Il ne sait pas se laisser aller à de grands systèmes de pensée qui lui feraient perdre son regard très personnel sur les êtres et les choses. Mais de l'esprit de rébellion, il tient une vaste colère qui s'exprime facilement, et sur tous les sujets, et surtout une faconde, une insolence, un goût de la désobéissance, une obstination aussi, une nécessité vitale de n'obéir qu'à lui-même. C'est ainsi que ce bon élève, fils d'une famille très en vue, se fera exclure quelques mois avant son bac de l'établissement dans lequel il était depuis presque dix ans.

À l'automne 1831, après avoir été éduqué par sa mère, plus rarement par son père, le petit Gustave de neuf ans entre au Collège royal de Rouen. Il y devient pensionnaire dès le début de l'année suivante. C'est l'horizon de toute sa jeunesse, un horizon qu'il déteste. Peu changés depuis l'époque napoléonienne qui s'est achevée à peine une quinzaine d'années plus tôt, les principes d'enseignement qui régissent ce collège sont sévères, presque militaires. Les salles de cours sont de grands amphithéâtres dans lesquels les élèves écrivent le plus souvent sur leurs genoux, à la plume d'oie. L'hiver, elles ne sont pas chauffées et, sans que cela soit fréquent, il a pu arriver que

l'encre gèle dans les encriers. Pour les internes, la vie est plus dure encore. Ils sont réveillés à cinq heures chaque matin, au son du tambour. Ils disposent d'à peine trente minutes pour descendre à la fontaine située dans la cour, faire sommairement leur toilette, puis remonter dresser leur lit et se poster immobiles à côté en attendant d'être appelés par un intendant. L'esprit du collège a évolué moins vite que celui de l'époque.

Le royaume vient en effet d'être secoué par une nouvelle révolution. Le dernier frère de Louis XVI a été chassé de son trône, l'Ancien Régime n'est définitivement plus. Durant les premières années du règne de Louis-Philippe, des idées neuves circulent : on exalte l'individu, un air de liberté souffle dans la vie publique comme dans l'art. Les fougueux romantiques se sont imposés contre les tenants de l'art classique, strict et rigoureux. La France leur voue un culte sans discernement. Chateaubriand est au sommet de sa gloire littéraire et sera même bientôt ministre ; Byron est érigé en modèle ; Lamartine vient d'entrer à l'Académie française ; avec la représentation d'*Hernani* en 1830 et la parution de *Notre-Dame de Paris* l'année suivante, Victor Hugo commence à être connu ;

Musset, en pleine idylle avec George Sand, est à l'avant-garde. Les jeunes garçons du collège de Rouen n'échappent pas à cette vague, Gustave s'enflamme tout entier pour la nature, les passions amoureuses et les grandes envolées lyriques. L'ambiance spartiate de l'établissement convient mal à son indépendance d'esprit. Quand il s'en souviendra près de quarante ans plus tard pour écrire une préface aux *Dernières chansons* de son ami Louis Bouilhet, Flaubert décrira un collège peuplé de doux rêveurs ou de fous : « On n'était pas seulement troubadour, insurrectionnel et oriental, on était avant tout artiste ; les pensums finis, la littérature commençait ; on se crevait les yeux à lire au dortoir des romans ; on portait un poignard dans sa poche [...]. On faisait plus : par dégoût de l'existence, Bar*** se cassa la tête d'un coup de pistolet, And*** se pendit avec sa cravate. Nous méritions peu d'éloges, certainement ! Mais quelle haine de toute platitude ! Quels élans vers la grandeur ! Quel respect des maîtres ! Comme on admirait Victor Hugo ! »

Mais l'élève Flaubert n'est pas qu'un romantique, ne vivant que de littérature et de rêves d'amour.

Malgré ses lamentations ultérieures sur les brimades qu'il aurait subies et sa triste vie de collégien, il est aussi un adolescent turbulent qui sait s'amuser. Avec quelques camarades, il invente « le Garçon », un personnage collectif donc, mais dont il est le cerveau. Tout au long de sa vie, il prendra plaisir à se souvenir de lui comme d'un vieil ami. C'est que ce Garçon était presque doué d'une vie propre, du moins est-ce Flaubert, très doué pour les imitations, notamment les imitations d'accent, qui est chargé de la lui donner. Il crée pour lui des grimaces, des gestes saccadés semblables à ceux d'un automate, des humeurs, un rire tonitruant et des réponses toutes faites pour chaque circonstance. Si Gustave passe avec des amis devant la cathédrale de Rouen, raconteront le 10 avril 1860 les frères Goncourt dans leur journal, l'un d'entre eux s'exclame : « C'est beau cette architecture gothique, ça élève l'âme » tandis que le Garçon se doit de répondre : « Oui c'est beau, et la Saint-Barthélemy aussi, et les dragonnades, et l'édit de Nantes, c'est beau aussi ! » Car si le Garçon est un divertissement, il est aussi la préfiguration incarnée, vivante, de ce *Dictionnaire des idées reçues* que Flaubert

passera sa vie à composer en rassemblant les réponses les plus dénuées d'originalité et d'invention qu'il entend, et qui donnera en partie naissance, sous une forme romanesque, à sa dernière œuvre, inachevée : *Bouvard et Pécuchet*. Par le biais de ce personnage, il dénonce déjà, avec la fougue de son adolescence contestataire, ceux qu'il haïra toute sa vie, les bourgeois, non pas tant les hommes et les femmes qui possèdent des biens que ceux qui obéissent à une certaine morale convenue et étriquée. Ce Garçon, c'est tout à la fois un double et un anti-Flaubert des années 1830. Une vie qui ne paraîtrait pas bien sérieuse, si Flaubert ne mettait du sérieux dans tout, y compris dans son manque de sérieux.

En face du digne et sévère Collège royal de Rouen se trouve le Café national, libéral, un peu canaille. Depuis que l'interne Gustave est autorisé à sortir de l'enceinte du collège, on l'y croise les jeudis et les dimanches. Blasé et nonchalant, une éternelle pipe à la bouche, les cheveux au vent, des idées républicaines en bandoulière, on l'entend discourir avec le sarcasme facile de son mépris pour les nantis et de son dégoût pour la vie. Il y

retrouve Alfred Le Poittevin, un fils de famille lui aussi. Ses parents possèdent des filatures; ils sont bien plus riches que les Flaubert ce qui n'empêche pas les deux familles d'être très proches. Quelques années plus tard, la sœur d'Alfred donnera naissance à Guy de Maupassant auquel Flaubert sera très attaché toute sa vie. De cinq ans son aîné, Alfred n'a de cesse de pousser Gustave vers l'expérience. Il exerce une mauvaise influence sur lui: il l'initie au tabac, à l'alcool et, surtout, lui parle sans fin dans ses lettres, dans les termes les plus obscènes et les plus crus, de débauche, de prostituées, d'orgies. Mauvaise influence mais pas seulement, il le fait par ailleurs profiter de sa large culture: il lui fait lire Rabelais dont l'esprit de démesure et de dérision convient bien à celui du jeune homme, de même que Sade qui nourrit son anti-conformisme et sa détestation, non pas de Dieu et de toute mystique, mais des clergés, des hommes d'Église. Ils lisent aussi Spinoza, Montaigne ou encore Edgar Quinet, auteur alors très en vogue, friand d'occultisme oriental. Sous l'influence d'Alfred, Gustave multiplie les blagues les plus potaches. À quinze ans, dans une lettre

à Alfred, il complète la liste des prix distribués au collège par les récompenses décernées par une maison close sise rue du Plâtre à Rouen, qu'il ne fréquente pas – ce qui ne l'empêche pas de s'en vanter. « Institut de la rue du Plâtre (externat) : continuité du désir sodomitique, premier prix (après moi) : Morel ; bandaison dans la culotte, premier prix : Morel ; intensité lubrique, premier prix : Morel ; masturbation solitaire, premier prix : Rochin [...] » Plus tard, en septembre 1843, il se livre dans une lettre à un ami à un bel éloge du tabac : « Ah ! Sans la pipe, la vie serait aride, sans le cigare, elle serait incolore, sans la chique, elle serait intolérable ! Les imbéciles vous disent toujours : “ Singulier plaisir, tout s'en va en fumée ! ” Comme si tout ce qu'il y a de plus beau ne s'en allait pas en fumée. Et la gloire ? Et l'amour ? » Il est aussi souvent question d'alcool, « se mettre une culotte », « une culotte sans revers », aime à préciser le jeune Flaubert, est une activité à laquelle il invite souvent ses amis.